

SESSION 2015

---

**AGRÉGATION  
CONCOURS INTERNE  
ET CAER**

**Section : LETTRES CLASSIQUES**

**COMPOSITION  
À PARTIR D'UN OU DE PLUSIEURS TEXTES D'AUTEURS**

Durée : 7 heures

---

*L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.*

*Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.*

*De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.*

**NB : La copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.**

Quatre extraits du *Discours de la Servitude Volontaire ou Contr'un* de La Boétie vous sont proposés. Dans un développement composé et rédigé, vous présenterez, à partir de l'analyse que vous ferez de ce corpus, les modalités de son exploitation dans un projet didactique à l'intention d'une classe de Première. Vous vous intéresserez à la façon dont la rhétorique interroge les rapports entre coutume, nature et servitude.

*(Pour faciliter le travail de citation des textes dans la composition, ils sont ici présentés en orthographe et ponctuation modernisées).*

#### Liste des textes joints

- Texte 1 : folio 1
- Texte 2 : folio 5 – 6
- Texte 3 : folio 12 – 13
- Texte 4 : folio 24 – 25 – 26

## Texte 1

(F°1) (...) Pour ce coup je ne voudrais rien sinon entendre comment il se peut faire que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelquefois un tyran seul, qui n'a puissance que celle qu'ils lui donnent ; qui n'a pouvoir de leur nuire, sinon tant qu'ils ont vouloir de l'endurer ; qui ne saurait leur faire mal aucun, sinon lorsqu'ils aiment mieux le souffrir que lui contredire. Grande chose certes et toutefois si commune qu'il s'en faut de tant plus doulouir et moins s'ébahir, voir un million d'hommes servir misérablement ayant le col sous le joug non pas contraints par une plus grande force, mais aucunement (ce semble) enchantés et charmés par le nom seul d'un, duquel ils ne doivent ni craindre la puissance puisqu'il est seul, ni (F°2) aimer les qualités puisqu'il est en leur endroit inhumain et sauvage.

La faiblesse d'entre nous hommes est telle, qu'il faut souvent que nous obéissions à la force, il est besoin de temporiser, nous ne pouvons toujours être les plus forts, donc si une nation est contrainte par la force de la guerre de servir à un comme la cité d'Athènes aux trente tyrans, il ne se faut pas s'ébahir qu'elle serve, mais se plaindre de l'accident : ou bien plutôt ni s'ébahir ni ne s'en plaindre mais porter le mal patiemment, et se réserver à l'avenir à meilleure fortune.

Notre nature est ainsi que les communs devoirs de l'amitié emportent une bonne partie du cours de notre vie : il est raisonnable d'aimer la vertu, d'estimer les beaux faits, de reconnaître le bien d'où l'on a reçu, et diminuer souvent de notre aise pour augmenter l'honneur et l'avantage de celui qu'on aime et qui le mérite ; ainsi donc si les habitants d'un pays ont trouvé quelque grand personnage qui leur ait montré par épreuve une grande prévoyance pour les garder, une grande hardiesse pour les défendre, un grand soin pour les gouverner ; si delà en avant, ils s'approprient de lui obéir, et s'en fier tant que lui donner quelques avantages, je ne sais si ce serait Sagesse, de tant qu'on l'ôte de là où il faisait bien pour l'avancer en lieu où il pourra mal faire. Mais certes si ne pourrait-il faillir d'y avoir de la bonté, de ne craindre point mal de celui duquel on n'a reçu que bien.

Mais ô bon Dieu, que peut être cela ? comment dirons nous que cela s'appelle ? quel malheur est celui là ? quel vice ou plutôt quel malheureux vice, voir un nombre infini de personnes, non pas obéir mais servir ; non pas être gouvernés, mais tyrannisés, n'ayant ni biens, ni parents, femmes ni enfants, ni leur vie même qui soit à eux, souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautés, non pas d'une armée non pas d'un camp barbare contre lequel il faudrait dépendre son sang et sa vie devant, mais d'un seul ; non pas d'un Hercule ni d'un Samson, mais d'un seul homme, et le plus souvent le plus lâche et fémelin de la nation ; non pas accoutumé à la poudre des batailles, mais encore à grand peine au sable des tournois, non pas qui puisse par force commander aux hommes, mais tout empêché de servir vilement à la moindre femmelette (...).

## Texte 2

Pauvres et misérables peuples insensés, nations opiniâtres en votre mal et aveugles en votre bien ! Vous vous laissez emporter devant vous le plus beau et le plus clair de votre revenu, piller vos champs, voler vos maisons, et les dépouiller des meubles anciens et paternels, vous vivez de sorte que vous ne pouvez vanter que rien soit à vous : et semblerait que meshui ce vous ferait grand heur de tenir à ferme vos biens, vos familles et vos vies : et tout ce dégât, ce malheur, cette ruine vous vient non pas des ennemis, mais certes oui bien de l'ennemi, et de celui que vous faites si grand qu'il est, pour lequel vous allez si courageusement à la guerre,

pour la grandeur duquel vous ne refusez point de présenter à la mort vos personnes : celui qui vous maîtrise tant n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, et n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du grand et infini nombre de vos villes, sinon que l'avantage que vous lui faites pour vous détruire. D'où a-t-il pris tant d'yeux dont il vous épie, si vous ne les lui baillez ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous ? Les pieds (*F° 6*) dont il foule vos cités, d'où les a-t-il s'ils ne sont vôtres ? Comment a-t-il aucun pouvoir sur vous, que par vous ? Comment vous oserait-il courir sus, s'il n'avait intelligence avec vous ? Que vous pourrait-il faire, si vous n'étiez receleur du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traîtres à vous-mêmes ? Vous semez vos fruits, afin qu'il en fasse le dégât ; vous meublez et remplissez vos maisons, afin de fournir à ses pilleries ; vous nourrissez vos filles afin qu'il ait de quoi saouler sa luxure ; vous nourrissez vos enfants afin que pour le mieux qu'il leur saurait faire, il les mène en ses guerres, qu'il les conduise à la boucherie, qu'il les fasse les ministres de ses convoitises, et les exécuteurs de ses vengeances ; vous rompez à la peine vos personnes, afin qu'il se puisse mignarder en ses délices, et se vautrer dans les sales et vilains plaisirs ; vous vous affaiblissez, afin de le rendre plus fort et raide à vous tenir plus courte la bride : et de tant d'indignités que les bêtes mêmes ou ne les sentiraient point, ou ne les endureraient point, vous pouvez vous en délivrer si vous l'essayez, non pas de vous en délivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soyez résolu de ne servir plus, et vous voilà libres ; je ne veux pas que vous le poussiez ou l'ébranliez, mais seulement ne le soutenez plus, et vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a dérobé la base, de son poids même fondre en bas et se rompre.

Mais certes les médecins conseillent bien de ne mettre pas la main aux plaies incurables ; et je ne fais pas sagement de vouloir prêcher en ceci le peuple, qui a perdu longtemps toute connaissance, et duquel puisqu'il ne sent plus son mal, cela montre assez que sa maladie est mortelle. Cherchons donc par conjecture, si nous en pouvons trouver, comment s'est ainsi si avant enracinée cette opiniâtre volonté de servir, qu'il semble maintenant que l'amour même de la liberté ne soit pas si naturel.

### Texte 3

Caton l'Utiquain, étant encore enfant et sous la verge, allait et venait souvent chez Sylla le dictateur, tant parce qu'à raison du lieu et maison dont il était, on ne lui refusait jamais la porte, qu'aussi ils étaient proches parents. Il avait toujours son maître quand il y allait, comme ont accoutumé les enfants de bonne maison. Il s'aperçut que dans l'hôtel de Sylla en sa présence ou par son commandement on emprisonnait les uns, on condamnait les autres ; l'un était banni, l'autre étranglé ; l'un demandait (*F° 13*) la confiscation d'un citoyen, l'autre la tête ; en somme tout y allait non comme chez un officier de ville, mais comme chez un tyran de peuple ; et c'était non pas un parquet de justice, mais un ouvroir de tyrannie.

Si dit lors à son maître ce jeune gars : « Que ne me donnez-vous un poignard ? Je le cacherais sous ma robe, j'entre souvent dans la chambre de Sylla avant qu'il soit levé ; j'ai le bras assez fort pour en dépêcher la ville ».

Voilà certes une parole vraiment appartenant à Caton ; c'était un commencement de ce personnage digne de sa mort. Et néanmoins qu'on ne dise ni son nom ni son pays, qu'on conte seulement le fait tel qu'il est, la chose même parlera et jugera l'on à belle aventure qu'il était Romain, et né dedans Rome, et lors qu'elle était libre.

A quel propos tout ceci ? Non pas certes que j'estime que le pays ni le terroir y fassent rien ; car en toutes contrées, en tout air est amère la sujétion, et plaisant d'être libre ; mais parce que je suis d'avis qu'on ait pitié de ceux qui en naissant se sont trouvés le joug au col, ou bien qu'on les excuse, ou bien qu'on leur pardonne, si n'ayant vu seulement l'ombre de la liberté et n'en étant point avertis ils ne s'aperçoivent point du mal que ce leur est d'être esclaves.

S'il y avait quelque pays comme dit Homère des Cimmériens, où le soleil se montre autrement qu'à nous, et après leur avoir éclairé six mois continuels, il les laisse sommeillants dans l'obscurité, sans les venir revoir de l'autre demi-année, ceux qui naîtraient pendant cette longue nuit, s'ils n'avaient pas ouï parler de la clarté, s'ébahirait-on si n'ayant point vu de jour ils s'accoutumaient aux ténèbres où ils sont nés sans désirer la lumière ? On ne plaint jamais ce que l'on n'a jamais eu, et le regret ne vient point sinon qu'après le plaisir ; et toujours est avec la connaissance du mal la souvenance de la joie passée.

La nature de l'homme est bien d'être franc et de le vouloir être ; mais aussi sa nature est telle que naturellement il tient le pli que la nourriture lui donne.

Disons donc ainsi, qu'à l'homme toutes choses lui sont comme naturelles, à quoi il se nourrit et accoutume ; mais cela seulement lui est naïf, à quoi sa nature simple et non altérée l'appelle ; ainsi la première raison de la servitude volontaire c'est la coutume.

#### Texte 4

C'est cela que certainement le tyran n'est jamais aimé, ni n'aime : l'amitié c'est un nom sacré, c'est une chose sainte ; elle ne se met jamais qu'entre gens de bien, et ne se prend que par une mutuelle estime ; elle s'entretient non tant par bienfaits, que par la bonne vie ; ce qui rend un ami assuré de l'autre c'est la connaissance qu'il a de son intégrité ; les répondants qu'il en a c'est son bon naturel, la foi et la constance. Il ne peut y avoir d'amitié là où est la cruauté, là où est la déloyauté, là où est l'injustice ; et entre les méchants quand ils s'assemblent, c'est un complot, non pas une compagnie ; ils ne s'entr'aident pas, mais ils s'entre-craignent ; ils ne sont pas amis, mais ils sont complices.

Or quand bien cela n'empêcherait point, encore serait-il mal aisé de trouver en un tyran un amour (*F<sup>o</sup> 25*) assuré, parce qu'étant au-dessus de tous, et n'ayant point de compagnon il est déjà au delà des bornes de l'amitié, qui a son vrai gibier en l'égalité ; qui ne veut jamais clocher ainsi est toujours égal. Voilà pourquoi il y a bien entre les voleurs, ce dit-on, quelque foi au partage du butin, parce qu'ils sont pairs et compagnons ; et s'ils ne s'entr'aident, au moins ils s'entre-craignent, et ne veulent pas en se désunissant rendre leur force moindre. Mais du tyran, ceux qui sont ses favoris n'en peuvent avoir jamais aucune assurance, de tant qu'il a appris d'eux-mêmes qu'il peut tout, et qu'il n'y a droit, ni devoir aucun qui l'oblige, faisant son état de compter sa volonté pour raison, et n'avoir compagnon aucun, mais d'être de tous maître. Donc n'est-ce pas grande pitié que voyant tant d'exemples apparents, voyant le danger si présent, personne ne se veuille faire sage aux dépens d'autrui, et que de tant de gens s'approchant si volontiers des tyrans, qu'il n'y ait pas un qui ait l'avisement et la hardiesse de leur dire ce que dit, comme porte le conte, le Renard au Lion qui faisait le malade : « Je t'irais volontiers voir en ta tanière, mais je vois assez de traces de bêtes qui vont en avant vers toi ; mais qui reviennent en arrière je n'en vois pas une ».

Ces misérables voient reluire les trésors du tyran, et regardent tous ébahis les raisons de sa braveté, et, alléchés de cette clarté, ils s'approchent, et ne voient pas qu'ils se mettent dans la

flamme qui ne peut faillir de les consommer. Ainsi le satyre indiscret comme disent les fables anciennes, voyant éclairer le feu trouvé par Prométhée, le trouva si beau qu'il l'alla baiser et se brûla. Ainsi le papillon qui espérant jouir de quelque plaisir se met dans le feu parce qu'il reluit, il éprouve l'autre vertu, celle qui brûle, ce dit le Poète Toscan.

Mais encore mettons que ces mignons échappent les mains de celui qu'ils servent, ils ne se sauvent jamais du roi qui vient après : s'il est bon il faut rendre compte de reconnaître au moins lors la raison ; s'il est mauvais et pareil à leur maître, il ne sera pas qu'il n'ait aussi bien ses favoris, lesquels communément ne sont pas contents d'avoir à leur tour la place des autres, s'ils n'ont encore le plus souvent et les biens et les vies. Se peut-il donc faire qu'il se trouve aucun, qui en si grand péril et avec si peu d'assurance veuille prendre cette malheureuse place de servir en si grande peine un si dangereux maître ?

Quelle peine, quel martyre est-ce, vrai Dieu ? Être nuit et jour après pour songer de plaire à un, et néanmoins se craindre de lui plus que d'homme du monde, avoir toujours l'œil au guet, l'oreille aux écoutes pour épier d'où viendra le coup, pour découvrir les embûches, pour sentir la mine de ses compagnons, pour aviser qui le trahit, rire à chacun et néanmoins se craindre de tous ; n'avoir aucun ni ennemi ouvert ni ami assuré, ayant toujours le visage riant et le cœur transi, ne pouvoir être joyeux et n'oser être triste. Mais c'est plaisir de considérer qu'est-ce qui leur revient de ce grand tourment, et le bien qu'ils peuvent attendre de leur peine et de leur misérable vie. (*F<sup>o</sup> 26*)

Volontiers le peuple du mal qu'il souffre n'en accuse point le tyran, mais ceux qui le gouvernent : ceux-là les peuples, les nations, tout le monde à l'envi jusqu'aux paysans, jusques aux laboureurs ils savent leurs noms, ils déchiffrent leurs vices, ils amassent sur eux mille outrages, mille vilénies, mille maudissons ; toutes leurs oraisons, tous leurs vœux sont contre ceux-là ; tous leurs malheurs, toutes les pestes, toutes leurs famines ils les leur reprochent ; et si quelquefois ils leur font par apparence quelque honneur, lors même ils les maugréent en leur cœur, et les ont en horreur plus étrange que les bêtes sauvages. Voilà la gloire, voilà l'honneur qu'ils reçoivent de leur service envers les gens, desquels quand chacun aurait une pièce de leur corps, ils ne seraient pas encore, ce leur semble, assez satisfaits, ni à demi saoulés de leur peine, mais certes encore après qu'ils sont morts, ceux qui viennent après ne sont jamais si paresseux que le nom de ces mange-peuples ne soit noirci de l'encre de mille plumes, et leur réputation déchirée dans mille livres, et les os mêmes par manière de dire traînés par la postérité, les punissant encore après leur mort de leur méchante vie.

Apprenons donc quelquefois, apprenons à bien faire ; levons les yeux vers le ciel, ou pour notre honneur, ou pour l'amour même de la vertu, ou certes à parler à bon escient, pour l'amour et honneur de Dieu tout-puissant, qui est assuré témoin de nos faits et juste juge de nos fautes. De ma part, je pense bien et ne suis pas trompé, puisqu'il n'est rien si contraire à Dieu tout libéral et débonnaire que la tyrannie, qu'il réserve là-bas à part pour les tyrans et leurs complices quelque peine particulière.